

# M. n. Pogue du Cheval

Texte : Catherine Boskowitz



## LE CHEVAL

L'homme est mort. La bouche, un trou noir. De la bave teintée rouge s'en échappe, la tête légèrement tournée, dévissée, dépasse de quelques centimètres l'angle de la paille où étendu, son corps est mou.

Je sais qu'il ne respire plus. Il a râlé, puis s'est tu. Il a râlé trois heures dans la nuit. Gorge raclée jusqu'à la corde. Étouffement. Gouttes obstruant la trachée, passage de l'air par saccades. Pas bouger. Hoquets. Un souffle perdu retrouve le chemin, escamoté de suite par toux sèche. Craché le sang, quelques caillots. Râle encore. Hoquète encore. Ouvre les yeux. Blancs les yeux, retournés. Mains qui cognent la poitrine, brutales, pour faire sortir un son. Aucun son, que celui des coups sur le sternum, de plus en plus espacés. Puis cela s'arrête. Net...

Net.

Une mouche vrombit grave près de la couche. Malgré le froid, la charognarde se réveille à l'odeur de la viande.

Il est temps de partir.

D'une détente, dressé sur mes arrières, je pénètre la pierre de la cellule, traverse le mur et atterris, sabots claquant sur les pavés trempés de la cour à ciel ouvert. Galope quelques mètres, longe les parois de l'étroit passage qui mène au portail clos du Fort de Joux. D'un bond, comme une lame, fends le bois sans l'abîmer et passe au travers. Depuis la roche, à l'extérieur, le paysage est déposé par la brume sur les montagnes du Jura. Je devale jusqu'aux prés noirs de la vallée. L'aube ne fait pas signe. Des bourrasques glacées soulèvent le dessous des sapins. M'éloigne du Fort de la mort.

Le corps de mon maître-cavalier, Toussaint Louverture, sera retrouvé au matin du 15 avril 1803 dans le cachot où je l'ai laissé.

Le vent, un allié, me murmure à l'oreille les nouvelles du monde.

Trotte sept jours, sept nuits pour atteindre la mer. À Plougonvelin, à proximité du sémaphore, je plonge de la falaise et nage vers l'Irlande. Arrivé à Dublin le 23 juillet 1803, la révolte menée par Robert Emmet contre les lois britanniques tourne à l'émeute. Qui tue qui ? Qui lynche ? Qui massacre ? Qui fuit ? Qui sait ? Qui mène ? Le désordre fait loi, les rues de la ville sont jonchées de cadavres que je contourne à vive allure. Croise des groupes de fantômes hagards en armes, des vieux, des jeunes cherchent l'ennemi sans savoir qui il est. La nuit tombe encore tôt et vite. Soudain le silence. Par la voix des enfants crieurs, vendeurs des rues, apprends le lendemain matin que le nationaliste et républicain irlandais Emmet appelle à l'arrêt du saccage. Quelques jours plus tard, il est appréhendé par les anglais. Je devine qu'il sera exécuté. Je quitte l'île.

Rejoins le continent, traverse vers l'Est une partie de l'Europe par Trieste et Zagreb. Le 14 février 1804, me trouve avec les notables serbes rassemblés dans le petit village d'Orašac dans la province de la Šumadija. Georges Petrović, surnommé par les Turcs « Georges le noir » est désigné comme chef de l'insurrection contre la domination des ottomans. L'après-midi même, les rebelles incendient le caravansérail d'Orašac et massacrent les Turcs. Chevauché par Georges, j'ouvre le passage, ma robe éclaboussée de fange, d'excréments, de salive et de sang. Beaucoup de sang. Le bruit arrive que d'autres actions se déroulent par les villages voisins. Le mouvement s'étend. Les Serbes des Balkans ottomans et ceux de la krajina de Voïvodine tiennent le siège devant Belgrade. Plus tard, j'assiste en 1805 au premier gouvernement que les serbes organiseront pour administrer le pays. Le pouvoir sera divisé entre l'Assemblée du Peuple, le Conseil et Georges le noir, lui-même. Des

décisions importantes seront adoptées : les terres restituées à leurs propriétaires, le travail forcé aboli, les taxes réduites.

Cette même année, traîne avec une harde de juments sauvages dans les Alpes Dinariques autour de Sarajevo. Lassé, reprends mon chemin en solitaire jusqu'à Split et me laisse emporter par les vagues turquoises pour un lent voyage par le fond. Échoué le 1er mai 1808, sur la Playa LLevant devant Barcelone, abandonne ma tombe liquide pour me dresser, instable, sur le sable glissant, les jambes poisseuses d'eau salée. La chaleur du ciel me saisit alors aux épaules et me rend le sang nécessaire pour courir sans étapes jusqu'à Madrid. Arrivé à destination le 2 de mayo, me glisse parmi les insurgés face aux occupants français. Les Madrilènes découvrent alors les conditions de la guerre de rues : constituer des bandes de quartier commandés par des chefs improvisés, trouver des armes pour empêcher l'arrivée de nouvelles troupes françaises. Je prête mon dos et mes sabots pour le transport de matériel. Deviens la mascotte indisciplinée des femmes qui me chargent de leurs cabas débordant de pains chauds cuits la nuit, pour courir au matin jusqu'aux barricades où les hommes les attendent. Plusieurs d'entre elles se battent en journée, relevant leurs jupons à la taille, empoignant qui, un bâton, qui, un tromblon, visant la tête sous le shako des soldats de Napoléon.

Le soir même, dans la ville de Mostoles devant les nouvelles horribles qu'apportent les fugitifs de la répression exercée par les français dans la capitale, Juan Perez Villaamil fait signer par les alcades du village un édit dans lequel tous les Espagnols sont appelés à prendre les armes contre l'envahisseur français. Accompagne le début du soulèvement puis

à Gijon, monte à bord du *Neptune*, un vaisseau de ligne de deuxième rang de 98 canons en service dans la Royal Navy. Dans les soutes du navire, profite des 43 jours de traversée, pour dormir. Allongé entre caisses de munitions et sacs

de poudre, m'éteins, invisible à l'œil humain. Réveillé par le son de la corne de brume le 18 août 1811 en Baie d'Acapulco, ne m'attarde pas dans la foule des dockers qui s'agite sur le quai comme une armée d'esclaves et fonce vers l'arrière-pays mexicain. Le 19, à Zitácuaro dans le Michoacán, découvre qu'Ignacio López Rayón a clairement initié un gouvernement mexicain sans les Espagnols, totalement libre et indépendant de toute puissance étrangère. En tête d'une masse hétéroclite formée principalement d'indigènes menés par des créoles qui suivent le mouvement avec enthousiasme, je trotte bientôt vers la capitale régionale de Guanajuato où les mineurs se joignent aux habitants de Dolores pour le pillage, le massacre des Espagnols et des partisans des juntes favorables à Joseph Bonaparte.

La terre américaine gronde soudain et la faille qui court dans ses entrailles m'entraîne vers le sud.... La précéder, tenter de la précéder ! En vain. Ne fais que suivre au son, le ronflement souterrain du feu qui creuse ses tunnels sous la croûte de l'Amérique centrale pour surgir enfin mais trop tôt, gigantesque, à Caracas en un séisme colossal. La ville est rasée. Ainsi, celles de La Guaira, San Felipe, Barquisemeto et Merida, les épicentres de l'insurrection créole.

Parmi les cendres et la poussière, se relève un petit homme maigre, en uniforme. Debout son sabre en main il lève la lame vers l'avant et crie « Suivez-moi ! On continue ! ».

C'est Simon.

J'emprunte les failles secrètes du sol latino et descends les rives du fleuve Uruguay, croise José Artigas, fils de la prairie, contrebandier puis chasseur de contrebandiers, qui refuse d'accepter un armistice qui rendrait leurs terres aux espagnols et organise l'armée de l'indépendance contre les propriétaires terriens de Buenos Aires. Près de Lima, Juana Azurduy est maintenant lieutenant-colonelle des armées de guérilla de l'indépendance. Les indiens

l'appellent « Pachamama », la terre ! Pendant quelques mois, lui prête mon dos et mes jambes. Galope, galope à la tête des hommes révoltés, pendant qu'elle tranche à coups de sabre le cou des ennemis.

À Quito, assiste à une danse d'amour entre Simon et Manuela Saenz qui l'enveloppe de sa chevelure. Plus tard Simon entrera à La Paz et donnera son nom au pays, Bolivie. Serai avec lui.

Une femme s'accroche à ma crinière. Depuis Quito où elle m'a trouvé couché sur le flan derrière l'église des compagnons de Jésus, au coin de la rue de la Plaza Grande, épuisé par la pluie qui tombait drue depuis trois semaines m'empêchant d'apercevoir le blanc du ciel, elle ne me lâche plus. Ses pas dans les miens, appuyée sur mon encolure, quelques mèches de crin autour de ses doigts, elle parcourt avec moi les 3282.7 kms qui, par les chemins, séparent les deux villes. Nous marchons la journée et sans s'arrêter jamais, elle chante à mi-voix. Son timbre repose sur le fragile filet de son souffle et ses chansons improvisées ne sont destinées qu'à moi chuchotées à l'oreille, leurs rimes s'appuient sur le heurt régulier de mes sabots taclant chaque caillou de la route qui nous mène à La Paz. Elle compose ainsi le roman musical de sa vie dont le refrain, toujours le même, déplore le quotidien des ouvriers tisserands de Lyon dont elle fit partie avant d'émigrer de France vers l'Uruguay fuyant ses propres frères décidés à commettre un crime d'honneur sur sa personne qui avait eu l'audace d'aimer la chair sans être mariée. Un matin, alors qu'elle a l'habitude de dormir pressée contre ma panse, la tête reposée dans le creux, suis réveillé par son absence.

Décide alors de regagner l'Europe. Mais partout arrive trop tard. À Paris, la troisième dite « Glorieuse » journée des combattants et combattantes des rues, immortalisées par Delacroix, a définitivement passé le pouvoir au roi bourgeois Louis-Philippe et la capitale a repris son air affairé et miséreux dans

les quartiers des barricades. À Lyon, la révolte des canuts vient d'être réprimée dans le sang. Les rues sont vides et silencieuses. De traboules en traboules, monte vers la Croix Rousse et ne trouve dans les cours que je traverse, que misère ouvrière au pied des immeubles glacials, familles affamées après la révolte défaite, canuts à nouveau au travail pour moins que les trois sous d'avant.

Le vent souffle pourtant, et m'emporte partout. M'oriente aux cris de ralliement surgis des tumultes populaires. La Pologne, la Belgique, l'Allemagne, la Roumanie et l'Italie se révoltent tour à tour. C'est le printemps des peuples. Paris se réveille une fois encore et sur la table de ses banquets politiques partout dressés dans la capitale, je danse et déchire les nappes en drapeaux qui se teintent de la couleur du vin fraîchement tiré.

Résurrection ! Risorgimento ! En Italie mes hennissements se mêlent aux « i » en pagaille de la course de Mazzini et de Garibaldi accompagnés par l'opéra de Verdi. C'est grand et beau et mes sabots cadencent la montée du chant qui s'élève sur toute la péninsule.

Galope, galope et rejoins les Cipayes. Ces soldats hindoux et musulmans se soulèvent contre le colon. Au nord de l'Inde, y rencontre la Râni Lakshmî Bâî qui rassemble en pleine révolte une armée de volontaires forte de quatorze mille femmes pour défendre sa ville Jhansi attaquée par les forces britanniques et la Compagnie des Indes orientales. La bataille de Jhansi est féroce, hommes et femmes participent à repousser les assiégeants et la Râni elle-même mène ses troupes. La ville finit par tomber après deux semaines de siège. Sur mon dos, épuisée mais vivante, la Râni réussit cependant à s'échapper à la faveur de l'obscurité et parcourons ensemble en vingt-quatre heures les cent cinquante kilomètres qui nous séparent de la forteresse de Kalpi où nous sommes rejoints par plusieurs princes rebelles. Là, la Râni les persuade de reprendre l'offensive

et de s'emparer de la forteresse de Gwâlior. La réussite de cette opération resserre les rangs des rebelles. Cependant, les forces britanniques ne tardent pas à reprendre la place et Lakshmî Bâî meurt le deuxième jour des combats, le 18 juin 1858. Atteinte d'une balle à la tête, elle s'affaisse sur mon encolure. La boucle de cuivre de son manteau accroche ma crinière et son corps reposé sur mon cou, je conduis sa dépouille jusqu'au fleuve Luni, traversant les villages dévastés et brunis par le feu des anglais. De la rive, à pas lent pénètre le fleuve puis laisse le courant entraîner la Râni qui, pour le voyage, arrache par la boucle qui la tient, une touffe de mes crins qu'elle emporte au fin fond de la vase. C'est mon cadeau d'adieu.

Ne me souviens plus aujourd'hui du passage à l'Afrique. Sais seulement qu'endormi sur cette même rive, au pied d'un Banyan, ai rêvé dans l'odeur des figues, d'une ville lointaine accrochée au rocher et m'y suis réveillé, longtemps après, au son de la langue Kabyle. « Aman ! » L'eau qui ruisselle entre mes naseaux s'échappe d'une gourde en cuir que la petite fille presse au-dessus de ma tête. « Aman ! » répète-t-elle. Chaque goutte est bénie sous le soleil furieux et lentement je reviens à la vie. La petite s'écarte afin que je puisse me dresser et lorsque je me dresse, s'accroche à ma queue pour me guider en tirant sur l'étope filasse selon la direction qu'elle souhaite me faire prendre. Marche ainsi, avec elle derrière moi, d'un pas fragile, trébuchant plusieurs fois sur la caillasse des berges du Rhummel asséché au pied de la grande ville suspendue au rocher. Au détour d'un méandre, aperçois le campement. Des centaines de tentes berbères se déploient dans la plaine, les hommes armés, coiffés d'un chèche et vêtus de caftans préparent la bataille. Je reconnais de suite le pas des combattants conduisant par la bride, nerveusement, chevaux comme dromadaires hors de l'enclos où ils étaient parqués. La petite me lâche et disparaît dans un tourbillon de poussière soulevée par le désordre des talons et



des sabots sur le sable encore froid. Rejoins le troupeau et me glisse, anonyme, parmi mes congénères arabes, pour certains courts sur pattes, à la crinière en brosse.

Je courrai avec eux mais sans cavalier, jours et nuits, courrai à l'assaut de Bordj Bou Arreidj, courrai aux côtés des cavales par les villes du littoral algérien pendant ces mois du printemps 1871 où les kabyles conduits par Boumezrag El Mokrani mènent Nnfaq n' Urumi, la « guerre du Français », la guerre contre le français. Courrai...

Et pendant ma course, apprends par le vent mon complice, que Paris une nouvelle fois se soulève. La Commune est déclarée. N'y suis pas. Pense à la grande Louise que j'imagine levée sur la barricade de Clignancourt drapée du drapeau rouge maintenant teinté de noir que j'avais arraché à la nappe sur laquelle je dansais en 48. Louise que je retrouverai bientôt sur les cailloux canaques de la Calédonie.

Après avoir été vaincu sur la côte algérienne et condamné à mort par les français, El Mokrani, est finalement embarqué pour une déportation sur la même île d'Océanie. En cette année 1878, je le suis, aveuglé par la blancheur du soleil sur le pont du bateau, et quitte avec lui, Alger. Le voyage dure quatre mois et ce durant, le vieillard qu'est devenu Mokrani ne cesse de se plaindre, de rendre ses repas par la bouche et gémir de douleur sous les coups impétueux des tempêtes et des orages qui nous assaillent. Arrivés à Nouméa, m'éloigne de lui qui se rend traîtreusement du côté des français contre les insulaires, et je deviens l'animal-fétiche du barde Andia, le « Takata », médecin sorcier, prêtre et guerrier au corps tordu comme un tronc de niaouli, qui m'entraîne au cœur de l'insurrection Kanak. Du côté des Kanak, des frondes, des sagaies, des casse-têtes ; du côté des Blancs, des obusiers de montagne, des fusils, toutes les armes d'Europe...

Dans la forêt, le takata a cueilli l'adouéke, l'herbe de guerre, la branche des spectres. Les guerriers se partagent l'adouéke qui rend terrible et charme les blessures. Lors d'une bataille, le Takata, Andia, frappé à mort par un traître, encore un, s'élançe, criant : « Tango ! tango ! Maudit ! maudit ! » et son cri est poussé comme un écho à travers les montagnes et depuis, le chant ne cesse.

Porté par la fumée des âmes Kanak, je fends l'air et survole le Pacifique jusqu'à la terre américaine, cette fois-ci au nord, pour rejoindre un semble-frère d'Andia, Go Khla Yeh, chaman lui aussi, plus connu sous le nom de Geronimo. En cette fin du siècle 19, les batailles perdues des natifs des terres spoliées aux quatre coins du monde, forment déjà le récit-socle des siècles à venir. Go Khla Yeh n'a nul besoin de moi pour écrire l'histoire ni même pour lui servir de monture, il entraîne sur son sillage des milliers de chevaux, dont un, une femelle aux flancs étroits qui deviendra mon guide et me conduit plus tard dans les rouges prairies et les horizons de maïs de l'état de San Luis Potosi au Mexique d'où nous verrons passer les bandes de péons, en guenilles mais armés, réunis au son de trois syllabes qui sonnent comme une java « ZA PA TA, ZA PA TA ».

Elle m'apprend la femelle-cheval, à reprendre mon souffle, à me tenir en veille sans perdre le sommeil, à rester loin du feu tout en participant aux bringues des villageois qui fêtent leurs victoires et les champs retrouvés, à voler avec elle les pommes de leurs vergers, à décider un jour d'accompagner le trouble et un autre, plus tard, à le laisser passer. Elle m'apprend à apprendre les nouvelles de loin, à laisser la Russie s'élever en 17, à choisir les étapes comme chacun des combats et c'est ainsi qu'un jour de 1919, nous rejoignons Rosa sur un mur de Berlin.

*Silence.*

Rosa sait ce qu'est une bête et que toutes, ont une pensée sur les hommes. La femelle-cheval m'a conduit à Rosa afin que je puisse à ce moment précis de janvier 1919, comprendre par la bouche de Rosa elle-même, que l'insulte faite par l'homme à l'homme en l'exploitant jusqu'à la lie est la même que celle de l'homme qui insulte l'animal en insultant son semblable avec un nom d'animal, et que pour lui, la créature elle-même n'est d'ailleurs qu'une insulte.

En quittant Rosa à sa mort, assassinée, laisse aussi derrière moi mes amours cheval qui prennent une autre voie. Le bond que je fais alors est d'une telle puissance qu'il aboli le temps et la distance et me projette dans un mot que je ne connais pas encore, Révolusi !

Sur les pavés de Jakarta, me trouve entouré de jeunes gens à peine adultes, certains encore enfants. Filles et garçons font là ce que personne jusqu'ici n'aurait pu imaginer. À coups de bambous acérés comme des lames que les japonais avant de les affamer leur ont appris à fabriquer, ils chassent le colonisateur hollandais et forcent leurs dirigeants à proclamer l'indépendance de leur pays, l'Indonésie. Nous sommes en 1945. Une république naît, une démocratie est en marche.

C'est l'ébranlement d'un ordre du monde qui vacille. Sur la trace de ces enfants géants oubliés de l'Histoire maintenant, en cette seconde moitié du siècle 20, les peuples sous domination occidentale vont se révolter un par un, dans toutes les colonies. Comme une coulée lave, révolution se répand et atteint au cœur la puissance des empires. C'est chaud, c'est sanglant, cela ne réussit pas à tous les coups, cela ne promet rien en tant que résultat, les morts se comptent par millions, cependant partout où mes sabots me portent, ne rencontre qu'hommes et femmes debout, prêts à ne rien lâcher pour ne plus être insultés.

D'indépendance en indépendance, galope et traverse Vietnam Syrie Jordanie Pakistan Inde Birmanie Sri Lanka Laos Cambodge Lybie Soudan Maroc Tunisie Ghana – j'y aperçois Frantz Fanon à la conférence Panafricaine- Malaisie Guinée Cameroun Sénégal Togo Madagascar Congo – Je te salue, Lumumba ! - Somalie Bénin Niger Haute Volta Côte d'Ivoire Tchad République Centrafricaine Congo – l'autre côté du fleuve - Chypre Gabon Mali Nigéria Mauritanie Sierra Léone Koweït, Cameroun – ce qui restait à libérer - Tanzanie Goa Rwanda Burundi Algérie Jamaïque Trinité et Tobago Ouganda Singapour Sarawak et Saba Kenya Malawi Malte Rodhésie du Nord Gambie Maldives Guyana Botswana Lesotho Barbade Yemen du sud Ile Maurice Swaziland Guinée équatoriale Tonga Iles Fidji Bahreïn Qatar Émirats arabes unis Bahamas la Grenade Guinée-Bissau Mozambique Cap-vert Comores Saô Tomé-et-Principe Angola Surinam... En sort éclaté, épuisé, énervé, heureux, désespéré, perdu, persuadé. Le globe terrestre se recompose, ai couru la montre pour ne pas manquer ça.

Qui me porte plus loin, au virage du siècle suivant, le 21 ? Dans la brise des printemps où grondent les enfants d'aujourd'hui contre les enfants d'hier ? Mes jambes.

Dans les rues arabes de la côte méditerranéenne et sur les terres fertiles du Moyen-Orient, mes jambes se mêlent aux jambes de celles et ceux qui arpentent sans relâche les pavés des villages, des villes et de leurs capitales. Ce qui les réunit ? Un seul mot en forme d'injonction : « Dégage ! ». C'est violent et doux à la fois car cette fois c'est sans armes. L'arme est le mot, et moi qui ne parle pas, sais qu'un mot, un cri, un chant trace vite et mieux que la flèche ou la balle. Cela commence à Sidi Bouzid sous les fleurs de jasmin et l'odeur envahit toute la Tunisie, déborde la frontière à sa droite, à sa gauche, pour s'épandre au lointain. Cela dure dix ans, jusqu'à hier encore où, depuis le tunnel des

facultés jusqu'à la grande poste d'Alger, l'écho de ces printemps, mille fois relayé par les vents chauds, atteint le Nord et le Sud. Cela s'arrête d'un coup, aussi net qu'une averse de grêle. Mais de partout l'écho a été entendu. Et aujourd'hui à Dijon, sur ce rond-point nassé par les forces de l'ordre, à moi de raconter.

